

Musset. Poésie et vérité. Sous la direction de GISELE SEGINGER. Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », n° 137, 2012. Un vol. de 328 p.

Disons-le d'emblée : l'ensemble des contributions présentées dans ce volume par Gisèle Séginger et distribuées en quatre chapitres (scénographies du sujet lyrique / désir d'au-delà et affirmation de la vie : une double postulation ? / éthique et esthétique : les vérités de la fantaisie / les nouvelles formes poétiques du vrai), convainc pleinement.

L'annonce du rapport de la poésie de Musset à la vérité a pourtant de quoi surprendre le lecteur coutumier d'une vision réduisant souvent la production versifiée de Musset à sa désinvolture et à sa légèreté. Dès l'avant-propos – idée qui sera reprise au fil des pages – s'établit une claire distinction entre deux façons d'appréhender la vérité : l'une, abstraite, métaphysique, que rejette Musset, consiste à placer le vrai dans un ciel idéal, à la manière de Platon ; l'autre, qu'il poursuit, longe un chemin plus terrestre. La vérité ainsi conçue est vivante, fuyante, mouvante, dispersée à l'image de la vie. Elle innerve la poésie mussétienne dont le ton original, la voix singulière, se déplace toujours là où on ne l'attend pas : désinvolte et tragique à la fois, humoristique et fantaisiste mais délivrant, malgré ses pirouettes, une vérité chatoyante et plurielle, plus incarnée, plus apte à dire le monde et ses nuances. Musset est homme du monde, certes, mais surtout homme de son temps, donnant des réponses allègres aussi bien que désenchantées à la médiocrité du siècle.

En cela, la vérité dont il est question n'est-elle pas plutôt synonyme d'authenticité ou de singularité, à une époque où le romantisme privilégie l'individu dans l'art ? Il semble que les deux notions sont parfois confondues dans les textes critiques donnés à lire, même si la vérité romantique passe bien sûr par une recherche de l'authentique.

Mais Musset est-il véritablement romantique ? C'est cette image un peu figée du poète des *Nuits* que le volume tente de déconstruire ou, du moins, de contester en montrant son rapport problématique au romantisme ambiant.

Le lieu commun du poète souffrant se trouve ainsi revisité : si « la douleur apprend la vérité » (*Le Poète déchu*, 1839), cette souffrance n'est ni lamentation ni méditation statique, comme chez Lamartine, mais elle entraîne le sujet lyrique dans un mouvement qui s'articule à une parole de vérité. La souffrance est recherche, quête, et peut tout aussi bien se retourner en parodie et en auto-dérision. L'instabilité de ce type de vérité se traduit par des caprices d'humeur mais aussi, au point de vue formel, par un flottement et une grande variété génériques (poésie dramatique ou narrative, théâtre ou prose poétique, fiction autobiographique, métadiscours incessant). La diversité de l'énonciation poétique se manifeste à la fois par l'obsession du double, souvent étudiée, mais aussi par le dialogisme de la poésie ; les digressions, les apparentes négligences induisent un rapport particulier à la littérature : codes et règles sont perturbés, le désordre est loi. À travers un certain nombre d'études qui s'intéressent autant au poète qu'à sa poétique, on entrevoit donc un nouveau Musset, plus moderne et plus proche de Rimbaud (même si celui-ci aurait contesté une telle paternité par anticipation !). Sa poésie qui suit « les errances d'un esprit mobile » (p. 47), ses audaces formelles ont déjà quelque chose du « voyant » qui viendra.

Cette « modernité » de Musset passe aussi par l'intertextualité ou par la parodie et conduit à une paradoxale vérité dont ses lecteurs proches (Proust et Zola, par exemple, dont sont examinées les surprenantes proximités avec le poète) ou plus lointains sauront apprécier la complexité, l'ambivalence et la féconde vérité.